

Roger Dadoun et Miguel Escobar Guerrero¹

CRUAUTÉ ET UTOPIE

Quelques semaines avant ma rencontre avec Roger Dadoun, notre discussion a été précédée d'un échange de mails, dont voici quelques extraits.

Miguel Escobar Guerrero : - Depuis longtemps j'ai le plaisir d'étudier vos livres et de les appliquer dans ma pratique à la Faculté de Philosophie et Lettres à l'Université Nationale Autonome du Mexique où je suis professeur depuis 34 ans.² Je suis philosophe, pédagogue et je me suis spécialisé dans la psychanalyse sociopolitique, avec recherches et applications pendant 9 ans dans différents mouvements sociaux. J'ai poursuivi mes réflexions avec un des rares psychanalystes de l'Association Psychanalytique Mexicaine qui a dédié sa vie professionnelle à l'étude des organisations et mécanismes sociaux, tout particulièrement à propos des écrits de Freud et Mélanie Klein.³ Compte tenu de vos travaux, j'aimerais bien faire votre connaissance et pouvoir en discuter avec vous. Actuellement, dans le prolongement de vos analyses, je travaille à la construction d'une Pédagogie Erotique, et je me réfère à vos différents ouvrages: *L'Utopie, haut lieu d'inconscient* ; *La psychanalyse politique* ; *L'Erotisme* ; *De l'obscène au sublime* ; *La Violence, Essai sur l'"homo violens"* ; *Éloge de l'intolérance* ; *La Télé enchaînée. Pour une psychanalyse politique de l'image*, etc. Invité à l'Université de Paris 8 en tant que chercheur jusqu'au 4 août 2013, je souhaiterais vous rencontrer.

Roger Dadoun - J'ai bien reçu votre message et vous en remercie. Je suis très heureux d'apprendre que vous travaillez dans un domaine de recherche et d'applications que je parcours déjà depuis de nombreuses années (je citerai un de mes premiers articles dans la revue *Simoun*, Oran 1956, sur "Albert Camus: le rêve de lumière et le complexe du clos-obscur"; dans la même revue, étude sur "Henry Miller: de la sexualité à la sagesse", etc.). J'aurais plaisir, assurément, à vous rencontrer. En raison de récents ennuis de santé, nous fixerons une date plus tard et je vous contacterai dès que possible.

¹ Roger Dadoun m'a beaucoup apporté pour mes recherches. Son approche multidisciplinaire permet de mieux lire la réalité éducative et sociopolitique en croisant aussi bien la philosophie, la littérature, le cinéma que la psychanalyse politique. (Cf. mon année sabbatique à l'Université Paris 8, Centre d'Études sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation, CEMTI, 2012 –2013).

² Professeur titulaire à la faculté de Philosophie et Lettres à l'Université Nationale Autonome du Mexique. E-mail : maeg@unam.mx

³ Fernando Martínez S. « Le Sous-commandant Marcos et la perception de la réalité » Miguel Escobar Guerrero, *La conduite du pouvoir et sa relation à la société sous l'angle de la psychanalyse politique*, Itinéraires Notes et Travaux n° 72, Genève (Suiza): Iuéd, 2004, Le Chapitre 5, 53-62. http://graduateinstitute.ch/files/live/sites/iheid/files/sites/developpement/shared/developpement/362/itinéraires%20IUED/IUED_INT72_Escobar.pdf

M.E. – J’aimerais vous remettre le texte que je dois présenter dans un colloque International à Paris 8, et que j’ai décidé de vous dédier. C’est une synthèse de mes recherches.⁴

R.D. - Je suis heureux et honoré de votre dédicace. Votre texte est d’autant plus apprécié qu’il apporte d’utiles informations, dans un domaine qui reste peu connu en France. Dans la mesure où vous faites référence à certains de mes ouvrages, je vous signale l’un de ceux qui pourrait le mieux entrer dans vos perspectives , à savoir : *Geza Róheim et l’essor de l’anthropologie psychanalytique* (Budapest 1891-New York 1953).⁵ Geza Roheim était à la fois psychanalyste et anthropologue - chacune des activités fécondant l’autre – et particulièrement attaché au domaine de l’enfance (enfance de l’individu, enfance de l’humanité).

A titre d’entrée en matière et en vue d’un entretien, je vous précise que j’ai participé à la fondation de l’Université de Vincennes-Paris 8, département cinéma, où j’ai enseigné l’analyse filmique; j’enseignais en même temps au département "Littérature", où je traitais essentiellement de psychanalyse. Après plusieurs années à Paris 8, j’ai été nommé professeur à Paris 7 Jussieu, à la chaire de Littérature comparée.

Entretien Roger Dadoun – Miguel Escobar Guerrero

Miguel Escobar Guerrero - J’ai beaucoup aimé votre travail sur Róheim. Aujourd’hui le pouvoir est psychotique et ouvre les portes aux pulsions les plus primitives de l’être humain. Avec Róheim, psychanalyste et anthropologue, on comprend ce que cela veut dire.

Dans notre discussion il y a des thèmes, des catégories et des concepts que j’aimerais analyser avec vous, tels que : la relation entre psychose et société primitive. Aujourd’hui le pouvoir politique reste dans le virtuel, c’est-à-dire coupé de la réalité réelle, et ça s’appelle psychose. Et la psychose est présentée et traitée comme relevant de la maladie. En tant que maladie, on y trouve toute la problématique des pulsions primitives de l’être humain. Un autre concept, très riche, que vous avez développé, est celui de l’utopie. Vous avez bien montré que l’utopie va toujours contre la réalité, et vous avez aussi montré que pour bien travailler l’utopie il faut travailler la vie émotionnelle.

Roger Dadoun – Peut-être est-il dans la structure même de tout pouvoir (individuel ou collectif, ancien ou moderne, communautaire ou totalitaire) de graviter en quelque façon autour d’un axe psychotique. On parle assez communément de la paranoïa du pouvoir, et on pourrait avec non moins de pertinence distinguer une ligne

⁴ Miguel Escobar G. *La lutte sociale est-elle possible dans la salle de cours ?* Paulo Freire, le mouvement zapatiste, la psychanalyse sociopolitique et la « Pédagogie érotique ». Communication présentée au colloque « La critique au risque de l’engagement : marges disciplinaires, politiques et scientifiques », Paris, Université de Paris 8, Centre d’Études sur les Médias, les Technologies et l’Internationalisation, CEMTI - 5 et 6 juin 2013.

⁵ Roger Dadoun. *Geza Róheim et l’essor de l’anthropologie psychanalytique*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972.

schizophrénique. Le problème demeure celui du rapport avec la “réalité” – notion qu’il importe d’emblée de préciser – encore que ce mot de “réalité”, qui rend service à tout le monde échappe à toute définition stricte. Quant au concept d’utopie, il se tient à distance de la réalité pour autant que celle-ci est entre les mains des détenteurs de pouvoir, qui se plaisent eux-mêmes à parler, à se targuer de “realpolitik” – dont les caractéristiques majeures sont l’exploitation, l’aliénation, l’oppression, la répression. Mais l’utopie, exposée dans son amplitude, trouve ses ancrages profonds dans les mouvements et mécanismes essentiels d’un être humain aspirant à une plénitude de vie à laquelle convient admirablement ce que l’on a coutume de nommer l’Eros.

M.E. – C’est dire que pour l’être humain, l’utopie est un élément fondamental pour se faire, pour se refaire, pour se construire. Vous accordez une importance déterminante, dans vos développements sur la psychanalyse politique, aux relations entre Chef, Masse et Sujet individuel. Au Mexique aujourd’hui, les communautés zapatistes entrées en résistance, en lutte et en organisation, nous proposent la *parole* ↔ *action*, la praxis des sujets collectifs pour changer le monde. Dans la relation Chef → Masse, il faut que le sujet émerge, mais en tant que sujet collectif. Individuel et collectif au sein de la communauté se dressent contre une réalité d’agression et oppression.

Un autre concept essentiel est celui de la cruauté. J’avais lu en même temps votre livre sur la psychanalyse politique⁶ et celui de Jacques Derrida sur « Etats d’âme de la psychanalyse »⁷ à propos de la correspondance entre Einstein et Freud sur « Pourquoi la guerre ».⁸ Derrida a montré que le pire de la pulsion de mort c’est la cruauté, mais surtout la jouissance de la cruauté. Et c’est cela que vous avez approfondi. C’est dans ce contexte que je vous propose d’analyser la dialectique entre Eros et Thanatos, dialectique qui n’est pas dualiste chez Freud, afin de comprendre l’importance actuelle de construire une Pédagogie Érotique.

Peut-être, nous pouvons commencer avec Róheim sur la problématique de la culture infantile.

RD- En se demandant d’abord ce que peut être une “culture infantile” ? Est-ce la manière de traiter les enfants ? C’est cela ?

ME- C’est ce que nous apprend Róheim dans ses analyses des cultures primitives.

RD- Eh bien, j’ai sur ce point un court texte à vous remettre. Il concerne la culture infantile, et pourrait valoir comme définition : il évoque l’enfance comme renaissance permanente - *Renaissance enfance*. Il a été édité par les éditions du Père Castor, dynamique et intelligent espace de littérature enfantine. Je l’ai dédié à ma femme qui était spécialiste des littératures de l’enfance, et tenait une chronique régulière et très appréciée dans la revue *Enfant d’abord*. J’attire par ailleurs votre attention sur les réflexions très fécondes, et incontournables, du psychanalyste hongrois Ferenczi, un des compagnons les plus originaux et audacieux de Freud.

⁶ Roger Dadoun. *La psychanalyse politique*. Paris, PUF, 1995.

⁷ Jacques Derrida. *Les états d’âme de la psychanalyse*. Paris, Galilée, 2000.

⁸ Albert Einstein/Sigmund Freud. *Pourquoi la guerre ?* Traduit de l’allemand par Blaise Briod, Paris, Éditions de L’Herne, 2011, pp. 13-14.

ME- Le psychanalyste Fernando Martínez Salazar, avec qui j'ai fait mes recherches de psychanalyse appliquée au social était Kleinien.⁹

RD- C'est à peu près la même mouvance. L'oeuvre de Melanie Klein est elle-même déterminante, et Geza Roheim s'y réfère fréquemment.

ME- Dans mes recherches de psychanalyse sociopolitique je me suis intéressé à la perception de la réalité et à la médiation en suivant Mélanie Klein. Le concept de médiation est très important chez elle : l'enfant doit être près de la mère pour lire, pour construire la réalité. Quand la mère n'arrive pas à être une bonne médiatrice on tombe dans la psychose.

RD- Sans aller jusque-là, on pourrait dire que l'on tombe dans ce qui est un peu avant, si l'on peut dire, la psychose, et qui sert de terrain à l'apparition de la psychose, à savoir un certain rapport, hostile, effrayant, avec la réalité telle qu'elle colle au psychisme de l'enfant. Le tout-petit enfant, le nouveau-né, ne dispose pas des moyens et outils lui permettant d'accéder à la réalité comme telle (si le "comme telle" peut être admis). Il la perçoit comme une sensation intérieure, qui est une hallucination. Je crois que le concept d'hallucination est extrêmement important pour la lecture de la réalité.

ME- Aujourd'hui, comme vous l'avez montré dans « La Télé enchaînée »,¹⁰ où vous utilisez les concepts de la psychanalyse politique, chaînes et émissions nous trompent sur la réalité. Les médias, qui n'ont en vue que l'argent, déforment la réalité et adoptent une conduite psychopathique. Au Mexique les médias sont en train de tout détruire.

RD- Les médias sont destructeurs. C'est une des données majeures des sociétés modernes, quel que soit leur régime. (Ce qui n'empêche pas le véritable journalisme, aussi rare soit-il, d'être une activité majeure du monde moderne et de toute perspective démocratique et révolutionnaire).

ME- Les médias contrôlent la pensée, nous trompent de telle façon que la société reste immobilisée, paralysée...

RD- ...fascinée, sidérée, ébaubie, abêtie, aveuglée! Un désastre quotidien.

ME- Et pour ce faire il est très facile de stimuler l'élimination des autres. Ici les concepts de fratricide et de justice peuvent nous aider à mieux comprendre et construire la réalité. L'enfant à sa naissance a peur de perdre l'amour de la mère, d'être éliminé par son frère ou par sa sœur qui va venir, car il sent qu'il va être éliminé. Or, une bonne médiation de la mère va lui apprendre qu'il y a de l'amour pour tous. Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'on peut dire que je n'élimine pas mon frère s'il ne m'élimine pas, mais le désir de l'éliminer reste intact. Et c'est ce que fait le capitalisme aujourd'hui, car le capitalisme, c'est l'élimination.

⁹ Miguel Escobar. « Fernando Martínez S y el psicoanálisis aplicado a lo social ». (http://www.lrealidad.filos.unam.mx/3_fernando_martinez).

¹⁰ Roger Dadoun. *La Télé enchaînée. Pour une psychanalyse politique de l'image*, Paris, Homnisphères, 2008 et Roger Dadoun, *L'homme aux limites. Essais de psychologie quotidienne*, Paris, Homnisphères, 2008.

Donc, l'acte de justice est un acte en faveur d'autrui qui naît lorsqu'on est bien sûr que la justice est réciproque. Il s'agit d'une transaction qui a la particularité de préserver l'égalité entre les êtres humains qui ont les mêmes droits et les mêmes obligations. Il s'agit aussi d'une sorte d'arrangement qui pourrait être traduit en d'autres mots ainsi : Je ne vais pas t'éliminer tant que tu ne tentes pas de le faire. Par conséquent, on peut dire que la justice n'est pas seulement un acte de morale qui nous ennoblit, mais c'est aussi et avant tout un acte né de la nécessité biologique pour la survie. Ainsi, lorsque l'on s'indigne face à une injustice, le sentiment qui se dégage est l'indignation face à l'atteinte faite à sa propre vie. C'est pour cela que l'un des principes éthiques des zapatistes est de dire non à l'élimination des autres, leurs frères.

Au Mexique on peut parler aussi d'infanticide. C'est un pays infanticide, mais le plus grave aujourd'hui c'est qu'il produit l'infanticide en jetant l'enfant dans le fratricide : les bons étudiants contre les mauvais étudiants, etc. Or, nous pouvons nous demander à quoi nous devons être attentifs dans ce contexte pour une bonne lecture de la réalité dans la salle de cours.

Pour moi il y a 3 rapports éducatifs dans la salle de cours : le rapport entre enseignant et étudiants, les étudiants eux-mêmes, et les étudiants et les enseignants dans la construction des connaissances. Ce sont pour moi les éléments nécessaires à la lecture de la réalité.

RD- Vous associez la construction de la connaissance à la construction de la réalité. La réalité est une construction. On croit que la réalité est donnée, mais on s'aperçoit vite qu'une considérable variété de facteurs interviennent, qui participent à cette construction si fragile et si fuyante appelée "la réalité". La preuve la plus simple, c'est qu'à tout moment, pour divers objets, ici et maintenant, vous n'avez pas la même construction que moi de la réalité. Regardons ce qui nous entoure dans l'instant présent: cette soupière, achetée quand on était en vacances (et si commode pour recevoir des invités), ce Moïse de Michel Ange, acheté à Rome, et qui m'a servi quand je rédigeai mon ouvrage sur *Freud*, la Vierge avec Jésus-Christ, en provenance d'un héritage. Tout à côté, il y a là une sculpture, ce coffre-fort en métal qui est percé, c'est l'oeuvre d'un sculpteur qui a été mon élève et qui travaille maintenant à New York. Il intrigue et dérange les visiteurs. Anecdote à ce sujet : ce sculpteur travaille à New York et sa femme est psychanalyste. Elle est en train de lire un livre en russe : elle est russe d'origine; elle s'adresse à son compagnon en disant: « je suis en train de lire un livre très intéressant sur Freud, traduit du français. Il est signé Roger Dadoun ». - « Comment ? Roger Dadoun ? Mais il a été mon professeur au Collège des Arts Appliqués à Paris! » J'ai appris ainsi que mon livre sur *Freud* avait été traduit en russe. Il y avait bien eu un contrat avec un éditeur russe, mais ensuite on n'en a plus entendu parler. Exemple inattendu d'une pratique russe, passant de stalinisme en mercantilisme, qui se livre à toutes sortes de détournement. Bref, pour revenir à notre sujet: ma perception de la simple réalité qui nous entoure ne peut être que radicalement différente de la vôtre.

ME- Parce que vous l'investissez émotionnellement...

RD- Emotionnellement, et temporellement. Il y a tout mon passé qui est là. Il y a un lien entre le sens du temps qui est fondamental chez l'être humain et le rapport avec la réalité. Et donc quand vous voyez un objet extérieur, vous le voyez à partir et chargé de tout le passé que vous avez eu (et l'avenir en plus). On ne le redira jamais

assez: nous investissons toute réalité d'affectivité, émotions, désirs et autres facteurs. Si l'on admet que ces objets, nous les visons, les ciblons, et qu'eux-mêmes nous visent et nous cibles, tels des projectiles, on pourrait nommer cela des *objectiles*, objets qui sont investis de quelque chose qui relève de l'usage, certes, de la catégorie "ustensiles" – par exemple ce verre, ustensile pour boire - en même temps qu'ils fonctionnent dynamiquement comme projectiles. Ce qui nous permet d'introduire la notion si fondamentale de projection. On ne cesse de projeter ; mais dans cette projection intervient ce phénomène que vous avez évoqué, de la cruauté, et donc l'objet est perçu aussi comme objectile. L'objet est à la fois utile et projectile, et je propose cette figure à partir de l'analyse de l'art et notamment des oeuvres d'un artiste tel que Marcel Duchamp, surréaliste, et aussi d'une artiste considérable, morte à la veille de ses 100 ans, Louise Bourgeois, dont les productions fournissent des figurations caractéristiques de la notion d'objectile. Les objets que ces artistes construisent comportent et s'exposent et nous atteignent comme quelque chose d'agressif. Mais, même un objet qui en lui-même n'est pas agressif, parce qu'il prend place banalement dans la réalité, et même si la réalité est niée, écarté, refoulée, il demeure cette espèce de présence de l'agressif, ce qui, par delà tout ce qui peut paraître relever du tendre, du doux, de l'ami-ami, nous reconduit à la notion de cruauté, qui nous échappe le plus souvent et est bien difficile à cerner et à dégager. On en vient à dire, pour évoquer votre "fratricide", qu'entre le frère et le frère se glisse, explicite ou refoulée, de la cruauté, et de même entre la mère et l'enfant. Nous sommes là vraiment dans l'univers kleinien. Votre psychanalyste kleinien a dû vous dire que la mère a à l'égard de l'enfant des réactions de cruauté qui sont le reflet de la cruauté de l'enfant à l'égard de la mère : un enfant qui tète le sein de la mère, c'est agressif, et heureusement : comment voulez-vous que le bébé tète le sein de la mère si sa bouche ne s'exprime pas avec force, avec impatience, avec violence. Il arrache le sein de la mère, il pompe le lait, il le vampirise, il s'imagine arrachant tout ce qui va avec le lait, c'est-à-dire le sein de la mère, et avec le sein de la mère il arrache la mère. Enfant porté par le complexe de dévoration de la mère. Voilà une cruauté tout-à-fait primaire. Et entre la mère et l'enfant, si elle le "sent" bien, il y a empathie, la mère est à l'écoute de l'enfant, et si elle est à l'écoute de l'enfant elle est à l'écoute de ce qui se passe plus en profondeur dans l'âme de l'enfant. Et ce qui se passe dans l'âme de l'enfant ce sont les fantasmes que Melanie Klein a tellement bien mis en lumière, à savoir dévorer la mère. Relation en miroir, projection parallèle : si l'enfant veut dévorer la mère, la mère veut dévorer l'enfant, ce qui ne manque pas de susciter en elle une peur, qui répercute le fantasme de l'enfant; elle s'interroge, elle se dit : « si mon bébé veut me dévorer, alors moi qu'est-ce que je veux ? » - ce qui est de nature à susciter en elle des élans de violence (et de culpabilité, et de fantasme de réparation). Et que dire de cette violence quasi brute : l'enfant se met à crier, alors que vous venez à peine d'enfin glisser dans le sommeil; qui n'a pas eu en pareil moment le désir de se débarrasser de l'enfant, de le "projeter" contre un mur, pour avoir la paix – paix ainsi acquise sur un élan de cruauté!

ME- Vous évoquez là les pulsions infanticides. ¹¹

¹¹ « Ses formes atténuées les plus évidentes sont constituées par la circoncision, l'abandon très tôt et/ou réitéré, le châtement, la prohibition instinctive, la menace, la castration, les pénalités et mortifications, la cruauté, les attaques physiques et verbales, les négations despotiques, l'insensibilité face à la souffrance, le jugement dénigrant et toutes les formes d'attitudes parentales occasionnelles ou persistantes qui s'impriment dans le Moi avec des conséquences immédiates ou lointaines. » Fernando

RD- Oui, vous retrouvez là l'infanticide.

ME- Entre parenthèse j'ai une amie écrivain, psychanalyste genevois qui a écrit un livre intitulé « Les peurs des enfants », car elle travaille avec des enfants, et elle montre pourquoi les enfants ont peur.¹²

RD- Wilhelm Reich, qui n'hésite pas à parler du "massacre des innocents", considère que la peur est une donnée primordiale de l'enfance. Et pour cause! L'enfant est à la merci de toutes les hostilités possibles – et pour certains cruellement réelles. Il vient au monde, comme on le rappelle souvent, en état de déréliction, privé de toute défense. Plus généralement, la peur est en même temps une structure de base de la condition humaine.

ME- Maintenant, pour revenir sur la cruauté, cela veut dire premièrement que, émotionnellement, on investit l'objet, mais après, pour construire la réalité, il y a aussi l'idéologie, et c'est pour cela que vous parlez de la rationalité émotionnelle, parce que, dans cette construction, on travaille en même temps la rationalité rationnelle et la rationalité émotionnelle. Et si on arrive à faire la dialectique, je vous demande pourquoi vous n'êtes pas allé plus loin dans le concept de rationalité émotionnelle.

RD- Je me demande toujours jusqu'où l'on peut aller plus loin – "au bout du chemin la culbute...", dit la chanson, et cela vaut pour tant de choses.

ME- Vous dites dans votre livre sur L'utopie¹³ qu'il y a une autre façon de lire la réalité, et que l'utopie va contre la réalité, car c'est le désir et le désir c'est l'inconscient, et c'est pourquoi il faut bien analyser la rationalité émotionnelle.

RD- Si vous analysez la rationalité en tenant compte, positivement, du registre émotionnel, vous êtes amené à remettre en question les théories courantes sur la rationalité, qui la définissent en parlant essentiellement de mesures de rigueur (rigorisme), de règles, d'impératifs, d'exactitude. La raison serait la structure humaine la plus proche de la perfection; rationnel est quasi synonyme de parfait. On trouve cette conception brillamment décrite par l'écrivain russe Zamiatine,¹⁴ qui l'a illustrée de façon parodique, en la rapportant, en l'assimilant à cette substance qu'est le verre, le verre qui coupe, casse, reflète...

ME- Et qui n'a pas d'ombre.

RD- C'est cela, une réalité qui n'a pas d'ombre.

ME- La rationalité émotionnelle c'est la rationalité d'Éros et de Thanatos. Celle d'Éros suit l'utopie. Celle de Thanatos suit la cruauté. Quand on évoque la cruauté

Martínez Salazar, "Arnaldo Rascovsky, Psicoanalista, Maestro y Amigo" in Jaime F. Ayala Villareal; Fernando Martínez Salazar *et. al.* *Homenaje Postumo al Dr. Arnaldo Rascovsky*, México, Asociación Psicoanalítica Mexicana, 1996, p.21.

¹² Jacqueline Girard-Frésard. *Les peurs des enfants*. Paris, Odile Jacob, 2009.

¹³ Roger Dadoun, *L'utopie, haut lieu d'inconscient*, Paris, Sens et Tonka, 2000.

¹⁴ Eugène Zamiatine. *Nous autres*, Paris, Éditions Gallimard, collection « L'Imaginaire », 1971.

de la mère envers son fils, et du fils envers la mère, il est question de rationalité émotionnelle. Est-ce qu'on peut continuer à parler de rationalité émotionnelle, étant donné qu'aujourd'hui on croit que la rationalité est suffisamment claire ?

RD- Les choses se présentent la plupart du temps de manière assez floue, un peu tordue, sous une apparente simplicité. Nous sommes en train de discuter – rationnellement, peut-on dire, avec arguments, analyses, références, etc.. L'émotion est-elle complètement écartée ? Non. D'abord vous avez une tête, ma tête devant vous, et en quelque façon vous vous demandez, émotionnellement, qui est ce type qui est là en face de vous, inquiet que vous êtes de ce que j'ai à dire, et qui peut-être ne correspond pas à ce que vous en attendez. L'émotionnalité, disons plutôt l'affectivité, même contenue et refoulée, suinte ou déborde en permanence. La réaction première, c'est la réaction émotionnelle. Et c'est ce que les médias exploitent au maximum. Tout le monde sait que les médias, les journaux, les animateurs, fonctionnent à l'émotion. Les hommes politiques, qui leur servent de matériaux, de cobayes et de complices font de même. Wilhelm Reich fait partie des analystes qui ont poussé très loin l'analyse de ces formations émotionnelles. L'analyse caractérielle très élaborée qu'il propose fait une part considérable à l'émotion. Une revue allemande d'inspiration reichienne, à laquelle j'ai eu l'occasion de collaborer, s'intitule "*emotion*". Le mot émotion est chez Reich un mot-clé original parce qu'il estime que l'émotion comporte une rationalité propre. En face de vous quelqu'un dégage une arme. Vous éprouvez une émotion : la peur. C'est rationnel dans la mesure où vous allez prendre les mesures - rationnelles, espérons-le, si l'on admet que la mesure relève de la rationalité – qui vous permettront d'affronter cette situation critique...

C'est quelque chose de tout à fait élémentaire. La plupart des émotions que nous avons, spontanément, ont dû être à l'origine rationnelles, mais il y a tout de suite une exploitation sociale et politique de l'émotion. Et donc ce qu'il y a de rationnel dans l'émotion tend à être dénaturé, déformé par ce qu'on appelle l'idéologie. L'idéologie s'incruste très fortement dans l'émotion, et s'en empare, la parasite. L'idéologie, au fond, c'est l'émotion au pouvoir, si l'on peut dire (mais tordue, comme un bâton plongé dans l'eau).

ME- Vous parlez de la pulsion d'emprise?

RD- Oui la pulsion d'emprise, dite aussi pulsion de pouvoir.

ME- Un autre concept qui est très important, c'est le sentiment de culpabilité. L'être humain a un sentiment très fort de culpabilité, telle que l'a montré Freud dans « Totem et Tabou »¹⁵. Peur, terreur du père, et meurtre du père.

RD- Ce sentiment de culpabilité est vraiment très fortement enraciné dans l'être humain, très fortement. A partir de différents facteurs, du point de vue idéologique par exemple, que dit la Bible ? La Bible, c'est le livre le plus évocateur. Adam et Eve sont là, tout heureux au jardin d'Eden, Dieu a dit « Tu ne mangeras pas le fruit de

¹⁵ Sigmund Freud, *Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Paris, Payot, 2001. Sigmund Freud. *Le malaise de la culture (1929)*. Paris, Petite Bibliothèque Payot », 2010.

l'arbre de la connaissance», ils vont prendre la pomme. Ils sont coupables. Donc, d'emblée, la Bible pose l'être humain comme coupable.

ME- Ce qui renvoie à l'infanticide de Dieu, parce que Dieu était un père infanticide parce qu'il a envoyé son fils se faire tuer. Dans le complexe d'Œdipe, quand Œdipe retrouve son père, il est parricide après quand il rencontre sa mère il réalise l'inceste, mais l'acte premier était l'infanticide.

RD- Ah oui, c'est cela. Oedipe est envoyé à la mort, par le père qui l'abandonne, pour conjurer sa propre mort annoncée par le devin.

ME- Pour moi c'est très important, car aujourd'hui le système capitaliste financier est infanticide.

RD- Oui, c'est une manière abrupte de formuler la chose.

ME- Le sentiment de culpabilité est inconscient, il a des racines plutôt dans la rationalité émotionnelle que dans la rationalité rationnelle.

RD- C'est vraiment dans la réalité émotionnelle, et ça rend malade même. Mais cette question de la culpabilité est un peu plus subtile. L'enfant se sent coupable, donc, et là nous partons des fantasmes développés par Melanie Klein, l'enfant cannibale qui veut manger le sein de la mère, le complexe de dévoration. S'il veut dévorer sa mère il est coupable, il est matricide en quelque sorte. On peut dire ça... S'il reste plongé, coincé dans le complexe de culpabilité il ne pourra pas vivre. On ne peut pas vivre avec la culpabilité en permanence : je suis coupable, je suis coupable, *mea culpa*, *c'est ma faute*, *c'est ma très grande faute*... On ne peut pas. Il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose qui vienne atténuer le complexe, limiter le complexe. On fait intervenir un complexe opposé que j'appelle « l'innocentation ». L'innocence, revendiquée par l'enfant: tu as dit que je suis coupable, mais non ce n'est pas moi. Moi je suis innocent, ce n'est pas moi. (J'ai tenté de montrer à l'oeuvre ce principe d'innocentation, à propos du cas DSK, mais il serait trop long d'en faire l'analyse).

Prenons le cas, souvent cité parce qu'il s'agit d'un acte, réel ou potentiel, universel, de l'enfant qui se masturbe. La mère intervient, l'interroge et le gronde, le menace: « mais qu'est ce que tu fais là ? » (je vais te couper ton zizi avec les ciseaux – et nous voici bien partis pour la castration). Tout de suite l'enfant est culpabilisé: « tu n'as pas le droit, tu ne dois pas te masturber », disent les parents. Il le fait quand même – il transgresse l'interdit, et se sent encore plus coupable. Spirale sans fin. Comment peut-il continuer à vivre à peu près normalement s'il ne fait pas appel au principe d'innocentation, s'il n'a pas le sentiment qu'il est innocent. Il est à la fois coupable, parce que père et mère ont dit : « tu n'as pas le droit de... », et en même temps, comme le désir est le plus fort, que le plaisir est dominateur, plaisir universel de la masturbation – réel ou potentiel, direct ou de substitution, il se perçoit innocent. L'impératif des parents le rend coupable - l'impératif de son désir à lui, de jouir, le rend innocent. Ainsi va la vie : coupable, innocent, coupable, innocent. *E la nave va*, dirait l'éroticien Fellini.

ME- Mais vous ne croyez pas qu'on pourrait trouver un autre concept pour approfondir la conduite psychopathique et la psychose. Dans la psychose on a un

sentiment de culpabilité, inconscient, tandis que dans la conduite psychopathe on n'a pas de sentiment de culpabilité.

RD- Pour autant que la conduite psychopathique mène, passe à l'acte. L'acte est très important dans la vie. L'acte coupable, tout en confirmant et en "agissant" la culpabilité, contribue paradoxalement à l'absorber. Quelqu'un qui se sent tellement coupable qu'il ne sait plus quoi faire, quand il a tué, l'acte de tuer prend en quelque sorte en charge la culpabilité, devient une donnée extérieure, objective, "désobjectivée", on pourrait presque dire "policée". Et dès lors que la culpabilité n'est plus strictement intérieure et qu'elle devient quelque chose d'extérieur, elle est extériorisée, elle est exorcisée en même temps. Ca devient un exorcisme. C'est pour ça qu'on tue facilement.

ME- Peut-on dire, à propos des médias aujourd'hui, qu'il y a des medias qui fabriquent, qui expriment la conduite psychopathique ?

RD- Oui, en simplifiant une situation très variable, on peut dire que les médias nourrissent, entretiennent et même fabriquent une conduite psychopathique. C'est redoutable. Pour moi, les médias, c'est la pire des choses dans le monde actuel. C'est plus important et pire que les dictatures. Elles sont de toute façon une forme de dictature, la pire, car c'est eux qui servent les dictateurs, c'est eux qui entretiennent, convoquent, font parler, exhibent les ministres, les hommes politiques – c'est eux qui manipulent, pavlovisent la psyché humaine. Matins et soirs, soirs et matins, on assiste au défilé sans cesse recommencé des hommes politiques agenouillés assis face aux animateurs qui sont devenus une manière de "petits chefs" plus serviles et plus autoritaires que les Chefs eux-mêmes. Et en même temps, des "petits chefs" ignares, arrogants, qui ont une manière à eux, par simplification et ignorance, d'halluciner les quelques bribes de réalité dont ils se servent pour allécher, impressionner, "objectiver". C'est un désastre, intellectuel et affectif – politique, humain.

ME- Et, idéologiquement, encore pire. Par exemple ici, les medias en faisant référence à Cuba, ils déforment la réalité. Pour eux, il n'y a pas de dignité du peuple cubain, il n'y a pas tout l'embargo des Etats-Unis. Selon eux, le seul problème qui compte et qu'ils perçoivent, c'est la dictature. Mais pour revenir au problème qu'on se pose avec les étudiants, si on ne connaît pas la psychanalyse, si on n'a pas fait une psychanalyse pour analyser sa vie émotionnelle, comment peut-on comprendre aujourd'hui que le capitalisme est un capitalisme de cruauté et qu'il faut s'organiser pour s'en sortir. Au Mexique, par exemple, les Zapatistes disent qu'il ne faut pas regarder les médias, il faut regarder le cœur maintenant, et il faut s'organiser dans les communautés pour « commander en obéissant ». C'est le rôle de l'autorité collective, construite sur un apprentissage commun de la praxis du « *Mandar Obedeciendo* » propre aux communautés zapatistes où le peuple commande et le gouvernement obéit : d'user du « commander en obéissant » pour prendre des décisions communes, face à des problèmes concrets. C'est-à-dire apprendre à la société qu'on doit s'organiser. On doit analyser quels sont nos problèmes communautaires, et après on va désigner une personne pour obéir à ce qu'on lui a commandé de faire, et c'est comme ça, au Mexique, qu'on prépare la révolution. Ca

c'est la révolution zapatiste.¹⁶ Elle invite la société à s'organiser. Mais ici en France, le problème c'est qu'on est dans le piège du capitalisme financier, on n'analyse pas la cruauté du capitalisme, on laisse de côté tous les problèmes de paradis fiscaux, etc...., et la société reste dans la dépression, dans la culpabilité, on dit que tout est noir, mais il n'y a pas de révolte. Pourquoi ? Pour lire la réalité, il faut se révolter !

RD- C'est presque une loi des rapports de force socio-politiques et psychologiques : là où il n'y a pas de révolte, il y a dépression. La révolte est une défense contre la dépression. Réciproquement: lutter contre la dépression ouvre la voie à la révolte. C'est là une des voies royales de la psychanalyse politique.

Je viens de publier un dossier dans la revue *Cultures & Sociétés, Sciences de l'homme* (août 2013). Il a pour titre: "Révoltes, Résistances – Réparation!". Il décrit la "résistance" (terme à définir, car on peut aussi "résister" *contre* la révolte) comme une forme ou une esquisse de révolte. Une manière de se révolter c'est au moins de résister. Au début, j'avais prévu ce titre : Révoltes, Résistances - Révolution ! Mais j'ai trouvé que c'était prétentieux de dire révolution, et puis c'est un peu trop général et proche d'une certaine confusion (il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'histoire des révolutions). Le terme qui m'a paru le mieux convenir, c'est Réparation, adopté en référence à Melanie Klein, qui a insisté avec force sur le travail de réparation dès la plus tendre enfance. De la Révolution comme étant, non pas "du passé faisons table rase", non comme pratique de destruction ou de chaos comme le prétendent et le proclament les historiens "prudhommesques" que critique Kropotkine dans *L'esprit de révolte*, mais comme pratique politico-kleinienne de Réparation : les misérables, les esclaves, les prolétaires réparent le mal qui a été fait et que continuent de faire, à la folie, à la mort, les bourgeoisies, les notables, les riches, les parvenus, les exploités, etc.... On n'a pas assez mis en lumière la fonction de réparation qui est inhérente à toute révolte, à toute résistance, à toute révolution.

ME- Mais le problème est qu'on n'y arrive pas : en Afrique du Sud, par exemple, la réparation semble impossible, on est entre la haine et la réparation. C'est pour cela que les zapatistes donnent un concept que je crois assez important, le respect, Il faut toujours le respect. Comme vous le dites, ce n'est pas aimer, mais respecter.

RD- Le Respect est incontestablement une des formes les plus délicates, les plus concrètes et constantes, les plus sûres, de considérer et de confirmer que l'autre, quel qu'il soit, est un être humain – un être pleinement humain.

ME- Ils ont aussi un autre concept, celui de « *nosotridad* ». La « *nosotridad* » c'est l'être ensemble. Et quand on est ensemble il ne faut pas juger l'autre, mais se mettre à l'écoute de l'autre, suivre le discours, la partie de l'autre pour travailler ensemble. Cela s'appelle « *nosotridad* », et ça devient une pensée collective parce qu'on construit des concepts collectifs pour rendre compte de la réalité.

RD- La "*nosotridad*" que vous évoquez suppose le respect du sujet. Au départ, le sujet joue un rôle déterminant. Le sujet, c'est-à-dire la conscience que vous avez, vous, de vous-même. Vous sentez que vous êtes un sujet. C'est cela ? Vous êtes Miguel Escobar Guerrero, ayant des conditions de vie particulières, un passé

¹⁶ Pour suivre des informations et des rencontres à Paris voici le site du Comité de Solidarité avec les peuples du Chiapas en Lutte : (<http://cspcl.ouvaton.org/>).

particulier, une formation particulière, un projet et une vision particuliers. Vous êtes vraiment unique, vous êtes unique, on ne peut pas vous remplacer. Donc le sentiment déjà que le sujet est un être unique, et dès le moment qu'il est un être unique, il est respectable. Le mot respect est l'attribution à un individu du fait qu'il est un être unique. Unique, ça veut dire irremplaçable. On ne doit pas le toucher, il faut le respecter au maximum. C'est ça, je crois, la notion de respect. On n'a pas le droit d'y toucher! Le seul commandement de la Bible qui compte, et c'est pourquoi je crois que la Bible est le livre le plus important qu'il y ait jamais eu dans l'univers, ce n'est pas la légende de la pomme, la légende de Caïn, et tout le reste, non, c'est le commandement de Dieu, la seule chose qui compte pour Dieu, c'est « tu ne tueras pas ». Voilà : « tu ne tueras pas » (après tout c'est sa "créature", c'est sa "création"). Pourquoi tu ne tueras pas ? Parce que tu as affaire à quelqu'un d'irremplaçable, à quelqu'un d'unique. Donc est souveraine la perception que l'individu est un être unique, et qu'il ne faut pas qu'on le détruise, sous quelque forme et pour quelque raison (prétexte) que ce soit.

ME- Mais pourquoi Dieu, comme vous l'avez montré dans votre livre sur la violence,¹⁷ permet que Caïn tue Abel ? C'est-à-dire que Dieu est infanticide. Il dit « c'est moi seul qui ai le droit de tuer ».

RD- Argument difficile à rejeter – et c'est bien pourquoi nous ne croyons pas en Dieu. Non, on ne croit pas en Dieu. Mais il n'en reste pas moins que le commandement, pour celui qui croit, c'est Dieu, et pour celui qui ne croit pas c'est Moïse, qui est un législateur, un juriste, un "homme de terrain" et un juste, et qui a dit très justement que le mieux c'est de ne pas tuer, si l'on veut avoir une population vraiment humaine: « tu ne tueras pas ». Il y a bien d'autres choses encore, comme: « tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain » - mais cela relève de la conjoncture, on peut faire là-dessus des variations ... L'adultère se fond dans la polygamie, ça va, ça se pardonne... - tandis que "tu ne tueras pas", ça veut dire, d'abord, tu ne tues pas, tu laisses vivre ton prochain, tu ne touches pas un seul de ses cheveux – serait-il chauve. Pas facile!

ME- Si nous revenons à la thématique pédagogique, il faut dire aux étudiants que c'est très important de construire sa subjectivité et donc de prendre ses responsabilités. Alors quelle serait la relation entre la responsabilité individuelle et collective ?

RD- Pour qu'il y ait une valeur collective, il importe qu'il y ait des sujets individuels. Elle est faite d'unités individuelles, la valeur collective, c'est toi, c'est moi, c'est lui, etc. Mais pour qu'il y ait de la valeur, il faut qu'il y ait des valeurs individuelle, et comment avoir cette valeur individuelle sinon en construisant sa subjectivité, en la cultivant, en SE cultivant. En se cultivant, c'est-à-dire en s'efforçant de savoir de quoi il est question. "Que sais-je?". D'où la nécessité, entre autres, de la psychanalyse. Il y a une phrase que je cite très fréquemment, qui est tellement forte qu'elle revient toujours, elle est du grand anarchiste syndicaliste Fernand Pelloutier, celui qui a créé les Bourses du travail. C'est donc quelqu'un de très concret et efficace, de la fin du 19° siècle : « Nous sommes les amants passionnés de la culture de soi-même ».

¹⁷ Roger Dadoun. *La violence essai sur l'homo violens*. Paris, Hatier, 1993.

Voilà, voilà ce qu'il faut dire aux étudiants : « nous sommes, tu es l'amant, tu aimes, passionnément le savoir – qui est une nécessité et une passion c'est-à-dire une émotion parfaite, une émotion totale, celle de la culture de soi-même, qui exige que je me cultive en permanence, sans arrêt. On n'arrête pas de se cultiver, inépuisablement (bien que cela épuise!). C'est cette culture de soi-même qui permet à soi-même de voir les choses aussi objectivement que possible, d'être en mesure de maîtriser ou au moins de régler les dérives et déplacements émotionnels, de dissiper les hallucinations ...

ME- De ne pas tomber dans le narcissisme.

RD- Ce n'est pas le narcissisme justement - c'est l'amour de soi, qui est d'un tout autre ordre. Si tu ne t'aimes pas toi-même, comment vas-tu aimer quelqu'un d'autre ? Mais quand on dit aimer soi-même, ce n'est pas aimer une image, ce n'est pas aimer un fantasme, ce n'est pas aimer un reflet : ça c'est le narcissisme. Narcisse, qu'est ce qu'il aime ? Il se regarde dans un miroir. Mais ce n'est qu'une image, un reflet, une ombre. Ce n'est pas cela le soi (bien qu'ils soient dans le soi). Moi, ce n'est pas l'image qu'il y a dans l'eau. Moi, c'est celui qui sent son corps d'abord, qui a le respect du corps, un corps qui est conscient, qui a le respect de la conscience. Mais je suis plein de désirs, ce qui appelle et suggère le respect de l'inconscient. Et puis, seul, qu'est ce que je suis, seul ? Je ne suis rien, seul. Il faut qu'il y ait des partenaires, il faut qu'il y ait des amis, il faut qu'il y ait des congénères, les mêmes que moi, mes semblables, mon semblable, mon frère – et les autres. Il faut qu'il y ait mon frère avec moi. On peut ensuite le haïr, on veut même le tuer, mais j'ai besoin du frère, de mon semblable, sinon il n'y a pas de collectivité humaine de toute façon. On n'a jamais vu, jamais, quelqu'un qui soit tout seul. Tout seul il devient fou, c'est la folie.

ME- Le sous-commandant Marcos a construit la parole de la vitre/miroir. C'est-à-dire moi j'ai le miroir pour me regarder, mais il faut écraser le miroir pour regarder la réalité. La vitre/miroir.

RD- C'est une façon concrète d'en rendre compte. Ou bien comme « Alice au pays des merveilles » - l'univers derrière le miroir. Pour ça, les livres d'enfant c'est merveilleux. Contrairement à l'idée que l'on se fait de la conscience de l'enfant, l'enfant est capable et il lui plaît de regarder derrière le miroir.

ME- Il faut prendre au sérieux la relation entre Eros et Thanatos.

RD- Exactement, et c'est essentiel, la relation entre Eros et Thanatos. En prenant bien acte qu'il n'y a pas d'un côté Eros et de l'autre côté Thanatos. Il n'y a pas d'un côté le blanc, la lumière, et de l'autre côté les ténèbres. Ça c'est le dualisme qui est une des perversions, au fond, une des perversions de l'esprit, parce qu'il coupe en deux : couper, *skhizein*, en grec, schizophrénie. Dire qu'il y a d'un côté Eros et de l'autre côté Thanatos, c'est de la schizophrénie. L'être humain, il est Eros, il a des désirs d'amour, des désirs d'amitié et de relations, etc.... Mais en même temps, compte tenu du fait que, dès la naissance, et même pendant la grossesse il a été soumis à des contraintes, à des risques permanents, c'est le visage de Thanatos qui se profile. Lorsqu'un enfant vient au monde, vous imaginez, il arrive dans un monde

qu'il ne connaît pas, quelque chose de terrifiant, s'il n'a pas tout de suite le sein, si on ne le nourrit pas très vite, il meurt. Quand on a évoqué l'infanticide et que vous avez dit que Dieu a tué au début, on peut imaginer (hallucination ?) une époque préhistorique où l'être humain tuait les enfants. Tuait-on vraiment les enfants? En tout cas, il y a un moment où l'être humain (à la fois l'homme et la femme) a pris conscience qu'il y avait un être qui méritait d'être aimé : le nouveau-né. Et, à partir de ce moment-là, on peut dire que l'humanité a commencé. Mais elle a commencé même à un stade animal. Vous avez vu le film « King Kong » : la bête, le grand singe, l'ancêtre Primate qui tue. Il détruit, il est destructeur. Et puis il voit cette femme qu'on lui apporte en sacrifice, pour qu'il la dévore (carnivore ? cannibale ?). J'ai écrit là-dessus un petit livre qui s'appelle « King Kong, du monstre comme démonstration ».¹⁸ Normalement, si l'on peut dire, il doit la consommer – rituellement, puisque la tribu primitive la lui offre en sacrifice. La dévoration, c'est son travail à lui, vous comprenez ça ? Bon, il la voit, il se met à la toucher un petit peu. Il y a un moment, et c'est une des plus belles images du cinéma, il la fixe du regard, s'étonne - et c'est l'illumination, la révélation, la lumière de la conscience-amour qui s'affiche dans la lueur du regard du grand singe. Il ne tuera pas! On a traduit ce texte en espagnol, et l'éditeur a réalisé une page de couverture où, en bougeant une languette, on voit les petits yeux du monstre qui bougent – il nous fait une sorte de clin d'oeil...

ME- Quand vous vous référez à Georges Bataille¹⁹ sur l'érotisme, la relation entre transgression et la norme, c'est-à-dire Éros et Thanatos c'est apprendre aussi qu'on doit mettre des limites, et ça doit s'apprendre à l'école. Paulo Freire disait qu'il y a une relation entre l'autorité et la liberté. L'autorité qui méprise la liberté devient autoritarisme. Mais la liberté qui méprise l'autorité devient libertinage.²⁰

RD- Ce sont là des formulations suggestives.

ME- Et avec les concepts de la psychanalyse sociopolitique, on peut dire qu'aujourd'hui il y a une autorité qui va plus loin qu'écraser la liberté mais qui est de tuer l'enfant, qui ne permet pas que l'étudiant grandisse. On peut parler d'infanticide. Mais aussi les étudiants, parfois, ils veulent faire le parricide le fratricide ? et s'entretuer entre eux. D'où l'importance du concept de médiation, l'utopie et celle d'Éros et Thanatos où la médiation du professeur est importante. Mais quand on n'a pas une bonne médiation dans les médias, que peut-on faire pour construire l'utopie, pour arriver à la révolte, à la révolution.

RD- Si on part de ce que nous donnent les médias, on fait une utopie évasive, évasive pour s'évader de la réalité. D'ailleurs, quand on dit que quelque chose est utopique, ça veut dire que ce n'est pas réaliste. Ce n'est pas réaliste : tu es un rêveur, tu rêves, tu es dans les nuages, les nuées. Je considère pour ma part que l'utopie n'est pas le contraire du réalisme, c'est le soubassement, l'en deçà et l'au-delà du réalisme, L'utopie c'est l'idée qu'il puisse exister un monde meilleur, tout simplement. Un monde meilleur – un monde qui puisse aller mieux, on n'en demande pas plus ! Le désir d'une vie meilleure est un des désirs les plus profonds

¹⁸ Roger Dadoun. *King Kong du monstre comme démonstration*, Paris, Segquier, 1999.

¹⁹ Georges Bataille, *L'Érotisme*. Paris, Édition de Minuit, Collection « Arguments », 1957.

²⁰ Paulo Freire. *Pédagogie de l'autonomie*, Toulouse, Éditions érès, 2013.

de l'être humain. Quand on est un être humain on veut que ça aille mieux : que l'alimentation soit meilleure, que les amitiés soient meilleures. Il y a toujours l'idée de mieux, du mieux, pas du bien, ce bien philosophique qui est un bien théorique, le Bien abstrait, avec un grand B, béat, bête. L'idée de faire un peu mieux, d'aller un peu mieux, de revendiquer un peu de mieux, c'est une utopie permanente, et c'est une utopie concrète. Si l'on veut une illustration minimaliste, la plus petite illustration possible d'un mieux, prenons ce café que nous buvons. Mon utopie à moi, ici et maintenant, c'est de faire en sorte que mon café soit meilleur. Utopie d'un café meilleur : chaque fois que je fais un café, j'espère qu'il est meilleur. Généraliser, universaliser cette attitude – c'est l'utopie, à la portée de tous.

ME- Eduardo Galeano, écrivain uruguayen, dit : « l'utopie est dans l'horizon : plus on marche, plus l'horizon s'éloigne. Alors, pourquoi l'horizon ? Pour marcher ! »

RD- L'horizon s'éloigne et on marche, on marche - donc ça permet de marcher. L'utopie c'est quelque chose qui fait marcher. Alors quand tu me racontes des histoires, tu me fais marcher ? non, ça c'est de l'argot, et c'est le contraire de ce que nous recherchons. Si tu me fais marcher c'est parce que, au fond, c'est ce qu'on appelle la carotte, tu me montres la carotte, et je marche, je marche... comme l'âne, auquel on administre la carotte et le bâton. Mais c'est admirable, au fond, l'utopie, si ça nous fait marcher. A condition de marcher à notre pas à nous, à notre pas, à notre rythme, et que cette marche, si je marche dans la nature, eh bien la nature elle s'ouvre devant moi sans arrêt. Je la connais de mieux en mieux, puisque je marche, je suis toujours en train d'avancer, avancer : « advancement ». Aux Etats-Unis quand on voulait dire que les Noirs devraient aller mieux, "progresser", on parlait de « advancement of black people ». L'avancement, le fait de faire "avancer" des Noirs, c'est une manière de pousser les gens à aller toujours vers le mieux : les Noirs peuvent monter dans l'autobus avec les Blancs, c'est mieux, non ? Ils peuvent utiliser les toilettes avec les Blancs, c'est mieux, non ? Ils ne doivent plus être esclaves, c'est mieux, non ? Finalement n'importe quel projet est utopique. Vous, au fond, Miguel Escobar, vous êtes en train de travailler sur des sujets, et vous avez une perspective, votre horizon le plus proche, c'est un groupe d'étudiants devant lequel vous allez exposer un certain nombre d'éléments. Et vous croyez, vous faites tout, vous espérez que ça va bien se passer : le principe Espérance de Ernst Bloch, la théologale Espérance de Péguy (celle que Dieu préfère) - et vous-même, dans votre situation (que vous avez en partie recherchée et construite) et avec vos projets (que vous avez en grande partie élaborés), vous êtes utopiste, et nous avec: espérons que ça va bien se passer – c'est la vie quotidienne, c'est l'espoir comme révolution permanente, à condition d'avoir celle-ci toujours en vue, de la cultiver, de l'élever en horizon de l'espoir (bien distinct de l'espérance religieuse, repoussée au-delà du monde terrestre).

ME- Dans la salle de cours, on ne peut pas faire de prosélytisme politique. C'est-à-dire on peut essayer de convaincre les étudiants, mais...

RD- D'analyser, déjà. Mais il n'y a pas besoin de faire du prosélytisme – qui est de toute façon un drôle de machin. Pourquoi voulez-vous faire du prosélytisme ? Ca sert à quoi d'ailleurs ? Ça ne sert à rien. Qu'est-ce que ça apporte à l'étudiant finalement,

s'il n'a pas la possibilité d'intégrer ce prosélytisme... Par exemple, pour moi, le socialisme, au sens le plus général du terme, c'est la seule possibilité de vie normale. Voilà, le socialisme c'est l'établissement de l'harmonie universelle, etc., etc.... Si je dis à des élèves « voila c'est cela », au fond, je les trompe finalement en faisant du prosélytisme. Parce que je leur dis ce que moi je pense, ce que moi je suis, et je les influence, je les entraîne - mais ce qui importe aux étudiants, ce n'est pas ce que moi je suis, ce n'est pas ce que moi je sais, c'est que les éléments qui nous sont communs à eux et à moi, la société, la nature, la relation avec les autres, etc., comment cela s'analyse, comment cela s'organise. C'est pourquoi ce qui compte c'est l'analyse. Analyser : il y a un phénomène qui nous pose problème (ou c'est surtout nous qui le posons), eh bien on va tâcher de savoir de quoi il est fait, de manière rationnelle pour qu'ils puissent comprendre ce que moi je dis. Si chaque fois je mets ma personne, mon narcissisme en jeu face aux étudiants, ça ne leur apporte rien. Ce qui leur apporte c'est de faire comprendre ce qui se passe, et ça c'est le problème de la connaissance, d'une connaissance qui est rationnelle. Autrement ça ne sert à rien, ça ne sert qu'à tromper, déformer, et c'est le domaine des fanatiques. Le fanatique, c'est celui qui ne veut pas comprendre de quoi est faite la réalité. C'est pourquoi pour le socialisme, l'anarchisme, etc., l'élément déterminant, l'objectif principal, c'est l'éducation. L'éducation ça vient au tout premier plan. L'éducation, cela veut dire essayer de comprendre de quoi le monde est fait, de quoi moi, être humain, je suis fait. Et je suis fait d'amour, d'éros, d'érotisme, de sexualité – cette sexualité que l'on traite toujours en tabou : à l'école, on évite soigneusement de parler de ce que c'est que la sexualité, on tourne autour du pot, si l'on peut dire, du pot de chambre le plus souvent.

ME- Il est donc essentiel de revenir sur l'Éros et pour cela nous avons construit la Pédagogie Érotique.²¹ Nous partons du principe que les processus éducatifs peuvent être porteurs de rêves et d'utopies face à l'imposition d'un capitalisme sauvage qui domine le monde actuel et qui a consacré le pouvoir de Thanatos. La Pédagogie Érotique revendique des processus éducatifs où la/le professeur(e) enseigne en apprenant, et en rendant possible aux étudiant-e-s d'émerger en tant que sujets engagés, et ce tout d'abord vis-à-vis d'eux-mêmes. Cette pédagogie affirme également le principe d'autorité : l'autorité qui écrase la liberté est autoritarisme. Mais la liberté qui écrase l'autorité n'est que du libertinage. Dans la Pédagogie Érotique la construction de l'autorité n'est pas donnée d'avance, mais au contraire, elle se construit collectivement sur le respect mutuel entre enseignants et élèves, tel que c'est enseigné dans la plupart des mouvements sociaux qui luttent et défendent aujourd'hui la vie humaine, la justice sociale.

La Pédagogie Érotique nécessite aussi l'exercice d'une autre démocratie plus collective et transparente face aux médias dominants, notamment face à la télévision qui ne cesse de travestir la réalité.²² Il est donc nécessaire d'étudier l'autoritarisme, et d'en voir les conséquences quand certaines limites sont dépassées et laissent la porte ouverte à l'expression de comportements très primitifs de l'être humain, comme la conduite psychopathique, l'infanticide et le fratricide.

²¹ Miguel Escobar G. *Pedagogía erótica. Paulo Freire y el AZLN*. México. Prólogo de Luis Villoro y Fernanda Navarro, Miguel Escobar, Editor, 2012.

Livre à lire sur PDF sur mon site internet: <http://www.lrealidad.filos.unam.mx/>.

²² Roger Dadoun. *L'homme aux limites. Essais de psychologie quotidienne*, Paris, Homnisphères, 2008.

Pendant 35 ans j'ai travaillé à la construction d'une méthodologie alternative. Cette méthodologie s'appelle « Méthodologie pour retrouver la vie quotidienne et la théorie ». C'est-à-dire qu'on commence avec la recherche du quotidien, c'est-à-dire la praxis, mais on a déjà une construction intellectuelle : il y a les livres, il y a les citations, etc. et on fait une représentation d'une problématique. Par exemple on va parler de la pédagogie érotique. Je ne commence pas par dire ce qu'est la pédagogie érotique. Le groupe va se réunir en 4 ou 5 équipes. Chaque équipe se compose de 10 personnes. Et ils doivent travailler sur le rapport entre professeur et élèves, élèves entre eux, élèves et professeur, avec la production des connaissances, sur qu'est-ce que l'érotisme. Alors ils discutent, et après, ils font une représentation, une petite pièce de théâtre, et ils doivent filmer.

RD- Toute pédagogie érotique implique l'amour, l'amour, l'amour de la connaissance. Et il faut aussi la connaissance de l'amour. La connaissance de l'amour suppose l'amour de la connaissance. Pour connaître, pour avoir la connaissance de l'amour, il faut avoir l'amour de la connaissance. Et comment pouvez-vous avoir l'amour de la connaissance si vous me dites, lorsque je vous pose des questions : « qu'est-ce que c'est que ça ? Laisse tomber, arrête ! Tu me poses toujours des questions ! » Réponse du père et de la mère et de tout adulte aux questions posées par l'enfant. Si, dès la naissance, tu n'ouvres pas la connaissance, (car dès qu'il est né, l'enfant cherche à savoir - par exemple où est le téton, ou la lumière du jour), tu commences à ériger des barrières, à couper l'herbe sous les pieds, à saper les fondations. C'est merveilleux de voir un enfant, un nouveau-né même, un nouveau-né qui touche la mère, il est là, il boit, d'abord il connaît le sein, il commence à le connaître. S'il ne le connaissait pas, inconsciemment il ne pourrait pas téter. D'ailleurs il y a des nouveau-nés qui ne savent pas téter, parce qu'ils ne connaissent pas le sein. Et en même temps il touche, on oublie qu'il touche le sein de la mère, il le caresse, le palpe, en reconstruit la forme (et la chaleur et l'odeur et la tendresse, etc.). Ca c'est érotique. Il est là en train d'apprendre, d'apprendre, d'apprendre. La mère chante. Il écoute, il écoute et il intègre la chanson, et il se met à dormir : le bonheur, la joie ! C'est cela l'amour. Il connaît la voix de la mère. La connaissance, en vérité (la vérité de la connaissance, la connaissance de la vérité), c'est l'acte vital, par excellence – on n'y coupe pas.

ME- A propos d'érotisme,²³ vous posez la question : « Le XXI siècle sera-t-il érotique ? » Qu'est ce que vous en pensez ?

RD- Le siècle que nous vivons est à la fois anti-érotique, parce qu'il est devenu pornographe, si l'on peut dire. C'est mercantile, c'est aussi purement visuel, presque virtuel pour celui qui n'a pas les conditions pour pouvoir goûter l'érotisme. Et en même temps c'est un siècle qui s'ouvre à l'érotisme, qui donne des possibilités érotiques. Evidemment on n'a pas tellement de possibilités érotiques (encore que...) en Arabie Saoudite : une femme qui est voilée, qui se cache, qui est inabordable, qui fuit, avec risque juridiques à l'appui, de quel érotisme peut-il s'agir ? Il y aurait beaucoup à dire sur pareil sujet. N'oublions pas qu'entre autres, l'érotisme c'est aussi le regard : regarder, être voyeur, cela peut mener loin, jusqu'au lointain horizon - on peut y faire entrer l'art tout entier. Donc si au départ il n'y a pas une préparation,

²³ Roger Dadoun. *L'Erotisme*. Paris, PUF, 2003.

un terrain déjà libéré, favorable, on risque, après, d'entrer dans les voies disciplinaires de la société: l'enfant brimé, réprimé, "châtré". Répression intellectuelle souvent accompagnée de répression physique : "on bat un enfant" (Freud). En France on a le droit de gifler un enfant, en Suède si vous giflez un enfant vous êtes emprisonné. En France, non. La France est un pays où l'on peut frapper les enfants.

ME- C'est de l'infanticide. Une chose à laquelle j'ai pensé en lisant votre livre sur Róheim, c'est peut-être qu'aujourd'hui, si j'ai bien compris, dans la folie du monde, il faut revenir vers les cultures primitives pour savoir comment on doit mettre des limites. On n'a pas de mémoire historique, ni émotionnelle, ni sociale... A Paris 8, j'ai dit que le problème c'est qu'aujourd'hui on est dans « l'Alzheimer de la réalité », on n'a pas conscience de la réalité, on n'a pas conscience de comment les cultures primitives ont réussi à avancer dans leurs cultures, par rapport à l'inceste, au parricide, au cannibalisme... C'est cela que vous dites ici, ou c'est mon interprétation, qu'il faut revenir sur les cultures primitives pour savoir comment ils ont réussi sur des choses que cet « Alzheimer » nous a fait oublier.

RD- C'est cela. Il faut donc avoir connaissance. On retrouve sans cesse ce mot de connaissance. Avant on ne connaissait pas ces cultures. Enfin, il y avait les ethnologues qui allaient voir, et faisaient une thèse... Du folklore, du pittoresque, souvent. Avec la nouvelle ethnologie d'un Geza Róheim, qui fait entrer en force la psychanalyse, on entend un autre air. Il nous dit : Ces gens-là (les aborigènes australiens) ont le sentiment du bonheur alors qu'ils sont les plus misérables de la terre. Et ils respectent les enfants en plus. Ils respectent les enfants. Un révérend avait un jour malmené un enfant, les australiens aborigènes se sont mis en colère et étaient prêts à lui faire passer un mauvais quart d'heure. Róheim dit aussi que les mères australiennes donnent à téter à l'enfant jusqu'à 4 ou 5 ans, elles le gardent contre elles au chaud le soir et la nuit quand il fait froid; mais elles n'hésitent pas, quand il y a une funeste pénurie, quand il y a la famine, à manger les nouveau-nés. Imaginez donc, cette irruption inattendue de Thanatos ! Les mères les plus érotiques auraient donc aussi des comportements de psychopathes? Il s'agit sans doute de cas extrêmes, exceptionnels. Toujours est-il que nous retrouvons là la formidable liaison entre Eros et Thanatos, tel que l'évoque Freud dans sa conclusion de *Malaise dans la culture*²⁴ - qui est aussi la nôtre :

« La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. A cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fond d'angoisse. Et maintenant il faut s'attendre à ce que l'autre des deux « puissances célestes », l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel [Thanatos]. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue ? ».

²⁴ Sigmund Freud, *La malaise dans la culture*. Paris. Quadrige – PUF, 1995, p. 89.